L'intraitable Anna P.

Jean-François Bouthors

Dans son roman *La vengeance d'Anna P.* (Les Éditions Noir sur Blanc, 2026), Jean-François Bouthors nous plonge dans l'histoire contemporaine de la Russie. Entre roman d'espionnage et journalisme d'investigation, il emprunte la voix d'Anna Politkovskaïa, assassinée le 7 octobre 2006, pour essayer à son tour de mettre au jour la véritable nature du régime de Vladimir Poutine.

Votre roman s'intitule La vengeance d'Anna P. (Les Éditions Noir sur Blanc, 2026). Pour dissiper un peu du mystère, pourriez-vous commencer par nous dire qui était Anna P. et à quel moment charnière de l'histoire récente de la Russie elle a vécu et exercé son métier, avant d'être froidement assassinée ?

Anna P. est évidemment Anna Politkovskaïa, journaliste russe née en 1958, qui s'est fait connaître par les reportages qu'elle a réalisés en Tchétchénie, mais aussi, plus largement, par sa dénonciation de la culture de la violence et des abus qui sévit dans l'armée russe : ce qu'on appelle la *diedovchtchina*, qui est bien pire qe le simple bizutage, et qui recouvre des pratiques qui confinent à l'esclavage.

Anna commence sa carrière à une époque particulière où le régime soviétique s'ouvre : pour la première fois, le pays sort, en partie, de la langue de bois officielle et des gens commencent à croire qu'ils peuvent faire du journalisme librement, notamment à la télévision. Au fond, c'est le moment où ce qui avait été le grand espoir du dégel de l'époque de Khrouchtchev, au moment de la déstalinisation, semble se concrétiser. Le pouvoir, en la personne de Gorbatchev, parce qu'il a besoin d'un appui de l'opinion face à

un parti communiste qui résiste au changement, accepte qu'on ouvre un certain nombre de dossiers : Goulag, corruption, etc. C'est ainsi que Vladislav Listiev crée à la télévision une émission phare de débats et d'informations dans laquelle le mari d'Anna, à l'époque, va travailler. Mais Listiev est assassiné en 1995, et cela marque un tournant : tout le monde comprend que le jeu se referme. Anna, quant à elle, fait partie des journalistes qui ne se rangent pas : c'est l'un des traits marquants de sa personnalité, elle ne se range pas et poursuit son travail comme sa conscience le lui dicte. Elle comprend très vite que ce qui se passe en Tchétchénie est un mal qui va gangrener la Russie.

Lorsque Poutine arrive au pouvoir – il prend la direction du FSB en juillet 1998, devient Premier ministre en août 1999, et succède, par intérim, à Boris Eltsine qui démissionne le 31 décembre de la même année, puis est élu en mars 2000 –, elle est l'une des seules à comprendre tout de suite qui il est et dans quelle direction il emmène le pays. Et elle s'efforcera de le faire savoir. Un premier recueil de ses chroniques, *Voyage en enfer, journal de Tchétchénie*, est publié en France chez Robert Laffont, en 2000, grâce à Galia Ackermann, mais il a peu d'échos. En 2002, alors que j'entre chez Buchet-Chastel comme directeur littéraire de la partie Essais et Documents, André Glucksmann attire mon attention sur un autre manuscrit. Galia et moi-même faisons un important travail d'édition sur le texte d'Anna pour qu'il ait la réception qu'il mérite. Ce livre, *Tchétchénie, le déshonneur russe*, paru en 2003, aura une vraie audience et permettra à Anna de faire entendre sa voix en France, et au-delà.

Lorsque je la rencontre, elle vient de subir une arrestation très brutale en Tchétchénie, dont elle ne voulait pas tout dire… ce qui fait froid dans le dos. Ses amis lui conseillent alors d'arrêter, de faire une pause ou d'aller à l'étranger. Mais Anna n'abandonne pas et me dit cette phrase que j'entends toujours : « Jean-François, *Ia prosto ne mogu* : je ne peux tout simplement pas. Il y a des gens qui m'ont donné des informations et qui en sont morts ». Elle se sentait responsable de ce qui leur était arrivé, elle en éprouvait une certaine culpabilité et ne voulait pas déserter. Pourtant, elle était très lucide sur ce qui l'attendait : elle savait qu'elle se faisait beaucoup d'ennemis au sein du pouvoir, parmi les militaires et le *FSB,* sans parler de Ramzan Kadyrov, le chef tchétchène inféodé au Kremlin. Même son mari avait pris ses distances, considérant que ce qu'elle faisait n'était pas du journalisme. Mais elle ne

voulait pas céder : elle pensait que c'était trop grave et que les Occidentaux ne comprenaient pas ce qui se jouait en Russie.

C'est dans mon bureau qu'elle a appris qu'il y avait un contrat sur elle, en consultant ses mails. Il s'agissait cette fois d'une fausse rumeur, qui prétendait qu'un proche de l'opposant Mikhaïl Khodorkovski voulait la faire assassiner pour déclencher une révolution de velours. Cette rumeur ne tenait pas, mais le fait qu'elle circule était un signal clair. C'était une manière de faire savoir que l'on pouvait désormais la tuer. Nous étions alors en 2005 : un an plus tard, le jour même de l'anniversaire de Poutine, elle fut assassinée. J'entends encore la voix de Galia Ackermann lorsqu'elle m'a téléphoné un samedi : « Anna a été assassinée ce matin ». On me demande parfois : pourquoi faire revivre Anna ? Mais il ne s'agit pas pour moi de la faire revivre, car d'une certaine manière, elle ne m'a jamais quitté.

Il ne s'agit pas pour moi de la faire revivre, car d'une certaine manière, elle ne m'a jamais quitté.

Pourquoi avoir fait le choix de la fiction avec ce livre, dans lequel vous vous glissez dans la peau du fantôme d'Anna P. et parlez à la première personne en vous adressant tour à tour au lecteur, à un journaliste du premier cercle de Vladimir Poutine, Oleg Karamzine, et même directement à Poutine, qu'elle appelle par son diminutif, Vova ? Le ton est parfois pédagogique, souvent ironique et mordant : Anna parlait-elle ainsi ?

J'ai publié en 2022 : *Poutine, la logique de la force* (Éditions de l'Aube) où j'actualisais un texte écrit en 2016 dans lequel j'avais dit que Poutine nous amènerait probablement vers la guerre. Mais il me semble que jusqu'à aujourd'hui, on ne comprend toujours pas la nature du pouvoir russe et qu'on ignore ses origines. Avec *La vengeance d'Anna P.,* j'ai voulu faire un livre qui ne soit pas simplement lu par la poignée de spécialistes qui travaillent sur la Russie. Comme je l'écris dans le livre, j'avais lu, un an et demi avant, le roman échevelé de Romain Gary : *La danse de Gengis Cohn* où le *dibbouk* (l'esprit) d'un juif assassiné par un officier nazi vient hanter son bourreau. J'avais trouvé une clé pour raconter : le *dibbouk* d'Anna vient hanter le Kremlin pour la

venger.

Ce livre, c'est ma voix et la voix d'Anna. Ayant largement édité et lu ses textes, je suis entré profondément dans ses écrits. Les échanges intenses que nous avons eus, même si nous ne nous sommes pas beaucoup vus, ont créé un lien de confiance entre nous. C'est la compréhension qu'elle avait du monde dans lequel elle vivait que j'ai essayé de faire entendre.

On a pu tuer Anna, mais on ne peut pas tuer sa parole.

En sus de la voix d'Anna, porteuse de cette volonté féroce de dessiller les yeux d'Oleg, le porte-plume, mais aussi des lecteurs occidentaux d'aujourd'hui, le livre est parcouru de la voix de poètes et d'écrivains russes comme Tchekhov, Gogol, Mandelstam, Boulgakov, Tsvetaïeva ou encore Akhmatova. Quel rôle jouent-ils ici ?

J'ai toujours considéré qu'on ne pouvait pas comprendre la politique étrangère, en tant que journaliste, sans connaître profondément la culture des pays sur lesquels on écrit et sans y chercher des clés d'interprétation. Un jour, j'ai demandé à Anna pourquoi elle n'était pas comme les autres journalistes : elle m'a répondu que son père diplomate soviétique à l'ONU — il était ukrainien et s'appelait Mazepa, du nom du célèbre hetman cosaque qui s'était révolté contre Pierre le Grand ! — lui rapportait « la littérature interdite ». Cette littérature n'est pas simplement celle des dissidents, mais aussi toute la grande littérature russe à laquelle elle a eu ainsi accès. Elle a d'ailleurs rédigé une thèse sur Marina Tsvetaïeva. Son âme était là.

C'est aussi ce qui caractérise le personnage de Lioudmila, dans mon livre : c'est par la littérature qu'elle parvient à ouvrir les yeux de son amant, le porte-plume de Poutine. La littérature est un outil de guerre contre Poutine. Lorsqu'on lit les auteurs russes, on découvre des traits profonds de la Russie qui éclairent ce qui se passe aujourd'hui. Si l'on se contente de rester le nez sur l'événement immédiat, on ne peut pas comprendre les déterminants profonds du conflit russo-ukrainien.

Votre roman joue en effet sur deux temporalités emboîtées. L'intrigue elle-même commence avec le Covid et nous emmène jusqu'à l'invasion de l'Ukraine, le 24 février 2022. Mais le propos du livre est aussi qu'on ne peut comprendre l'irruption de ce conflit sans remonter aux années 1980, lorsque l'URSS a implosé ?

Le Poutine dont on pense qu'il a changé en 2022 est le même Poutine qui laisse mourir les 118 marins du Koursk — un sous-marin nucléaire lanceur de missiles de croisière qui avait sombré dans la Baltique en 2000. Ce n'était pas une erreur de jugement, c'est une méthode. Avant, il y avait eu les attentats qui avaient déclenché la seconde guerre de Tchétchénie, lorsque Poutine n'était encore que Premier ministre : environ 300 morts. On a de fortes raisons de penser qu'ils ont été organisés par le FSB. À plusieurs reprises, Poutine a fait la démonstration qu'il était prêt à tout pour le pouvoir, mais les Occidentaux n'ont pas voulu le voir. Lorsque Poutine est candidat pour la première fois à l'élection présidentielle, il publie un livre d'entretien intitulé « *Première personne* », son autobiographie officielle, en quelque sorte, où il laisse croire qu'il était un officier de seconde zone à Dresde. La réalité est qu'il était l'officier traitant de la *bande à Baader* et qu'il recrutait des espions dont l'un d'entre eux, Matthias Warnig, est devenu par la suite président du consortium Nord Stream. Et Dresde était une plateforme de la contrebande de produit de haute technologie organisée par la Stasi, dont Poutine était un des interlocuteurs. C'était aussi par là que passait une partie de l'argent qui sortait d'Union soviétique pour financer les actions du KGB à l'étranger…

J'ai la conviction que si on veut comprendre ce qui nous arrive, il faut remonter à Iouri Andropov. Pourquoi ? Dès la fin des années 1960, à la tête du KGB, il commence une vaste opération de réhabilitation du KGB avec la publication d'un feuilleton d'espionnage dans la *Pravda*, qui deviendra une série télévisée à grand succès… Le personnage central, le James Bond soviétique, Max Otto von Stierlitz, sera le héros préféré de Poutine. Max, c'est aujourd'hui le nom de la messagerie russe qui remplace les réseaux sociaux occidentaux en espionnant ses usagers ! Andropov voulait redorer l'image du KGB, afin qu'il ne soit plus celui qui avait été le bras armé du stalinisme en envoyant les gens en prison ou au Goulag pour en faire celui qui lutte contre l'ennemi occidental. À l'époque, le KGB était sous le contrôle du parti et à son service, mais il détenait toutes les informations

fondamentales sur l'état du pays. Lorsque Andropov succède à Brejnev au sommet du pouvoir, fin 1982, il commande un audit de l'URSS à une équipe de sociologues et d'économistes. Tatiana Zaslavskaïa et Abel Aganbegian délivrent un verdict catastrophique. Dès lors, Andropov pense qu'il faut libérer le KGB du contrôle du parti parce que le parti n'est pas capable de se réformer : on y promeut les médiocres pour ne pas avoir de rivaux. Le pays est embourbé dans la *zastoï* (stagnation). Or Gorbatchev, qu'on a tous accueilli à l'époque comme un grand réformateur, est l'homme choisi par Andropov pour préparer la transition. Le KGB a pour objectif de finir par contrôler tous les leviers du pouvoir. Lors du XXVIIe Congrès du parti communiste de l'Union soviétique qu'il préside en mars 1987, Gorbatchev fait voter un article stipulant que les comités du parti cessent de s'immiscer dans les affaires de l'État. C'est cette histoire que raconte *La vengeance d'Anna P.*

Ce « plan Andropov » consistait donc à libérer le KGB, et les organes de coercition dans leur ensemble, de la tutelle du parti ?

Oui, et je pense qu'Andropov a eu la conviction que l'outil fondamental pour conserver le pouvoir, ce n'était plus l'idéologie, mais l'argent. Ainsi est organisé le passage du communisme soviétique à un capitalisme sauvage dirigé par le KGB. Un des modèles à cet égard a été celui de la Corée du Sud du général Park : un régime très autoritaire, mais capitaliste qui a fait faire un bond au pays. Une des premières mesures de Gorbatchev au pouvoir sera d'ailleurs d'autoriser des coopératives à créer des entreprises, mais sous le contrôle du KGB. Certaines pourront faire de l'import-export, vendant des biens achetés au prix soviétiques sur le marché mondial, à des prix mondiaux. Bénéfices colossaux assurés. À condition de partager et collaborer avec les « organes ». L'homme qui a créé l'Union des industriels et des entrepreneurs de Russie, Arkadi Volski, a été le conseiller de Brejnev, puis d'Andropov, de Tchernenko et enfin de Gorbatchev. Cette continuité est parlante, non ? Les premiers capitalistes de la Russie post-soviétique sont devenus les oligarques. Ceux qui formaient la *Semibankirchtchina* (la bande des sept banquiers, comme on disait à Moscou) qui entourait Eltsine ont cru qu'ils pouvaient s'émanciper, mais, dès qu'il est arrivé au pouvoir, Poutine leur a fait comprendre, avec la manière forte, qui était le chef.

La jonction entre le pouvoir et les réseaux mafieux date-t-elle de cette même période ?

La jonction des « organes » avec les réseaux mafieux est bien plus ancienne encore. Elle date du début du régime soviétique et de la création du premier des camps, celui des Solovki, où le maintien de l'ordre a été confié à la pègre, faute d'avoir les forces nécessaires pour cela. De plus, beaucoup de ceux qui ont été engagés dans la Tcheka (l'ancêtre du KGB) venaient du milieu criminel, car cela leur permettait de se blanchir. Depuis le début de l'Union soviétique, des liens serrés se sont noués entre les groupes mafieux et les organes du pouvoir dans les camps. Varlam Chalamov l'a raconté en expliquant que le Goulag était « l'école du crime ».

Lorsque Poutine rentre de Dresde, il revient à Saint-Pétersbourg et il est bientôt convié par Anatoli Sobchak à prendre en charge les affaires internationales de la municipalité. Il a ainsi la main sur tous les trafics financiers et toutes les grandes opérations économiques qui passent par là. Et il va bien sûr en tirer avantage… Saint-Pétersbourg est le plus grand port de Russie avec des flux énormes que Poutine va contrôler avec la mafia, parfois de manière sanglante. Récemment, Ilya Traber, un ami de Poutine, lié à la mafia de Tambov qui a permis que le port passe sous le contrôle de proches du pouvoir, a été emprisonné. On l'a accusé d'avoir commandité un meurtre et de trafic d'armes. Il est resté derrière les barreaux le temps nécessaire pour qu'il accepte de céder une partie de ses actifs à qui de droit et l'affaire a été terminée. On peut penser que tout cela relève de conjectures complotistes, mais c'est la réalité des faits, qui ont été très soigneusement établis et documentés.

Votre livre fait aussi le choix de rapporter la culture politique de la Russie à son histoire plus ancienne, et vous évoquez la longue série d'autocrates qui ont jalonné cette histoire. Le risque n'est-il pas de suggérer que la dictature, en Russie, a quelque chose d'une fatalité ?

L'histoire de la Russie telle qu'on la connaît aujourd'hui, une Russie unifiée, ne commence pas avec le baptême de Vladimir en 988, mais avec Ivan III au XVe siècle qui, lorsqu'il accède au pouvoir, installe une autocratie avec le servage. Un de ses premiers faits d'armes est d'écraser la riche République de Novgorod, au nord, parce qu'il ne peut tolérer une autre forme de pouvoir que la sienne. À quelques siècles d'intervalle, cela ressemble à ce qui arrive à

l'Ukraine aujourd'hui… L'idée que le pouvoir se trouve en haut et seulement en haut n'a pas quitté la Russie depuis lors. Ensuite, le petit-fils d'Ivan III, Ivan IV dit le Terrible, invente un espace, l'*opritchnina* (« la réserve »), dans lequel la loi, c'est lui. Pour cela, il crée un organe de répression (les *opritchniki*) qui sème la terreur et place tout le monde sous domination, y compris les boyards, les grands seigneurs. Tout cela a traversé l'histoire de la Russie avec des reconfigurations successives. L'expérience de la liberté n'a pratiquement jamais existé dans ce pays.

Il faut néanmoins distinguer les Russes en tant que société et l'État russe. La société russe a produit des dissidents, de grands auteurs et des défenseurs de la liberté. Les individus ne sont pas substantiellement voués à l'autoritarisme, mais ce dernier pèse en revanche très lourd sur la structure de l'État qui n'a jamais pu y échapper. C'est une différence essentielle avec l'histoire de l'Ukraine et des Ukrainiens qui ont une culture politique très autonome, voire anarchique, et une longue tradition d'auto-organisation contre leurs ennemis.

J'ai bien conscience que ce que je raconte est effrayant, ce qui explique qu'on ne veuille pas le penser. C'est aussi pour ça que j'ai écrit ce livre : il ne s'agit pas d'une fatalité, mais d'une réalité qu'il faut prendre en compte si on veut comprendre de quoi ce régime est capable et se donner les moyens de s'y opposer. La paix ne viendra qu'avec une rupture dans le régime de Poutine, mais cette rupture ne suffira pas à faire disparaître d'un jour à l'autre cette manière de penser et d'exercer le pouvoir.

Revenons au fantôme d'Anna P. Le roman se termine par un épilogue où elle adopte à l'égard de Vova un ton de plus en plus menaçant, lui annonçant qu'inévitablement, il finira assassiné… N'est-ce pas aussi une mise en garde pour nous lecteurs ?

C'est un régime qui règne par la mort. Fatalement, il s'expose à un retour de flamme, ce n'est pas possible autrement. Il règne par sa capacité à tuer, à emprisonner et à réduire toute expression à néant. Ce qu'Anna P. affirme, c'est que Poutine ne peut se créer que des ennemis, intérieurs ou extérieurs, et qu'il sera dévoré par eux.

Vous témoignez avec ce livre de la lucidité, de la détermination, mais aussi de la colère dont Anna Politkovskaïa était porteuse. Dans son travail acharné pour faire connaître la vérité, y avait-il aussi une part d'idéalisme ? Pensait-

elle qu'une autre Russie est possible ?

Anna considérait que la flamme de liberté et d'humanité qui l'habitait, tout le monde pouvait en être digne. Elle était en colère parce qu'elle trouvait que Poutine abîmait ce qu'il y avait de meilleur chez les Russes. Bien sûr, elle espérait autre chose, mais, en même temps, elle était très lucide sur l'immense enclume qui pesait sur leur destin.

On a pu tuer Anna, mais on ne peut pas tuer sa parole. Ce que j'ai voulu faire dans ce livre est de faire entendre ses mots et ce dont ils étaient porteurs. Ces mots seront toujours vivants : je crois qu'elle en était convaincue elle-même et que c'est la raison pour laquelle elle continuait à écrire. Ils ont pu tuer une femme, mais pas son message. Comme le disait si bien Václav Havel : *« La seule cause perdue est celle que nous abandonnons avant de nous engager dans la lutte »*.

Propos recueillis par Anne-Lorraine Bujon et restranscrits par Maël Benabdallah